

Études Épistémè n°14

Avant-propos

Ce numéro d'*Études Épistémè* est le produit de deux projets collaboratifs et comporte deux volets. Les articles de Jean-Claude Ternaux, Hélène Tropé, Diane Larquetoux, Gilles Bertheau et Denis Lagae-Devoldère sont issus des communications présentées en mars 2008 lors de la journée d'études qui s'est tenue au Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (Tours) sur les "Figures du conflit dans le théâtre historique européen de la Renaissance", organisée en collaboration avec l'équipe "Théâtre européen" du CESR. Les contributions de Sarah Hutton, Sandrine Parageau, Frédérique Aït-Touati et Line Cottagnies ont donné lieu à l'origine à une présentation dans le cadre du colloque organisé conjointement par le groupe Épistémè (IRIS-PEARL, EA 3977, Université de Paris III - Sorbonne Nouvelle) et la Maison française d'Oxford en mars 2007 sur le thème de "Sciences et littératures à l'âge de Bacon" – colloque international organisé sous le haut patronage du Directeur de la Maison française, Alexis Tadié, que nous voudrions tout particulièrement remercier pour son soutien et pour son hospitalité chaleureuse. Ce numéro se termine sur deux articles, le premier, de Lynn S. Meskill consacré à Ben Jonson et à la publication des ses œuvres de 1616, l'autre, d'Armel Nayt-Dubois, est une étude historique des voleuses à l'époque moderne. Nous espérons que cette nouvelle livraison d'*Études Épistémè* reflète une part de la vitalité des études seiziémistes et dix-septiémistes en France à l'époque actuelle. Le comité éditorial tient à remercier particulièrement Gilles Bertheau et Laetitia Coussement-Boillot d'avoir relu et mis en forme les textes pour ce numéro.

L. Cottagnies, pour le comité éditorial.

Les articles qui portent sur le théâtre européen de l'époque moderne se font l'écho des interrogations et des mutations politiques de l'Europe moderne entre les années 1580 et 1680. Au-delà des spécificités de chaque théâtre, les nations européennes considérées ci-dessus ont en commun d'avoir pour horizon politique la monarchie absolue de droit divin, même si, en pratique, ce double concept trouve des expressions propres à chaque pays. Ce que ces pièces historiques mettent en jeu, c'est la tension entre demande de négociation des formes du gouvernement politique, voire la remise en cause du modèle dominant, et la résistance manifestée par les institutions et plus précisément ceux qui les incarnent, en général les monarques. Il est donc naturel que le personnel dramatique du théâtre historique soit essentiellement constitué de rois, de princes, d'aristocrates, toutes personnes propres à servir d'exemples – le particulier servant d'illustration au général – comme dans la tragédie. Les deux ne sont pourtant pas superposables, comme on peut le voir dans le corpus qui nous occupe. On notera ainsi la place occupée par les paysans chez Vélez de Guevara, catégorie à peu près inconnue du théâtre anglais et propre à la *comedia* espagnole, et le rôle dévolu à la bourgeoisie (qui prend partie pour Barneveldt et les arminiens) dans la pièce de Massinger et Fletcher, qui témoigne des mutations socio-économiques en marche au début du XVIIe siècle.

Deux traits fondamentaux rapprochent donc histoire et théâtre historique à cette époque : le personnel et le souci d'instruire par l'exemple. Les deux discours ont une visée pratique et cette caractéristique, parmi d'autres, les éloigne de la scolastique. Ni l'un ni l'autre ne faisaient partie des arts libéraux enseignés aux jeunes gens, qu'il s'agisse du *quadrivium*, bien entendu (arithmétique, astronomie, géométrie, musique), mais aussi du *trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique)¹.

¹ Arnaldo Momigliano déclare à ce propos : "Simply to narrate what had transpired did not seem to require any special qualifications," "The Introduction of History as an Academic Subject and its Implications" in *The Golden and Brazen World: Papers in Literature and History, 1650-1800*, John M. Wallace (éd.), Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California press, 1985, p. 190.

Précisément, la période 1580-1680 a ceci d'intéressant qu'elle voit naître, en Angleterre à tout le moins, l'histoire comme discipline universitaire, comme champ autonome du savoir². Si Machiavel avait clairement marqué la coupure entre histoire et dogme religieux au début du XVI^e siècle, la plupart des historiens modernes avaient encore du mal à s'extraire d'une vision providentialiste que leurs récits illustraient³. Ainsi, alors que le genre du théâtre historique produit tant d'œuvres et de chefs-d'œuvre en Europe, et, tout en s'appuyant sur des sources distinctes, participe par le discours de la fiction à l'élaboration des histoires nationales (mais pas uniquement), l'histoire parvient à se défaire de la tutelle théologique – sinon idéologique – pour s'ériger en science digne d'être transmise aux jeunes générations et dotée d'une méthode propre⁴. Mais il faut immédiatement préciser que cette évolution ne concerne, au XVII^e siècle, que l'Angleterre. Il faut attendre le XVIII^e siècle pour voir apparaître des chaires d'histoire en Italie⁵, en France⁶, en Espagne⁷. En Allemagne en revanche, l'enseignement de l'histoire est très précoce (début XVI^e)⁸.

Les liens entre l'Église et l'histoire apparaissent même au moment de la création de la chaire d'histoire à Cambridge, par William Camden, en 1622, puisque l'université demande au professeur nommé à ce poste, Degory Wheare, d'enseigner l'histoire, certes, mais l'histoire ecclésiastique, ce que Camden refusa, insistant pour que l'histoire enseignée soit de l'histoire civile⁹. Wheare choisit donc de faire cours à partir de l'histoire romaine de Lucius Annæus Florus. Rome était jugée propre à fournir les exemples nécessaires à l'éducation des étudiants, comme Wheare l'écrivait lui-même : "For Wheare, history was a register of particulars undertaken to the end that the memory of them may be preserved and so universals may be the more evidently confirmed by which we may be instructed how to live well and happily"¹⁰.

En cela aussi, les dramaturges et les historiens se ressemblaient, l'attractivité de l'histoire romaine dépassant largement le simple cadre académique pour servir aussi de matière à la fiction littéraire, comme en témoigne *Titus Andronicus* de Shakespeare, pièce analysée par Diane Larquetoux dans ce numéro d'*Études Épistémè*. À Cambridge aussi c'est un historien romain qui fut choisi par Sir Fulke Greville, le fondateur de la chaire en 1627, comme base d'enseignement pour les cours du nouveau professeur, le Hollandais Isaac Dorislaus. Les *Annales* de Tacite furent utilisées, ce qui créa une polémique à cause des vues de l'historien romain sur le régime monarchique, vues considérées par certains comme subversives¹¹, en particulier par Mathew Wren, directeur de Peterhouse, qui s'en plaignit auprès de Laud, évêque de Londres. Très vite, Dorislaus fut donc interdit d'enseigner sur ordre du roi¹².

Ces deux exemples anglais montrent à quel point s'emparer de l'histoire, soit comme discipline universitaire, soit comme matière littéraire, soulevait des enjeux idéologiques puissants et pouvaient aisément se heurter aux réactions d'un pouvoir soucieux d'affirmer son autorité face aux voix éventuellement dissidentes qui se faisaient entendre dans des œuvres dramatiques, en l'occurrence, qui ne se contentaient pas simplement de refléter telle ou telle situation historique et politique. Kevin

² La création des chaires d'histoire en Angleterre succède à celle de philosophie naturelle (1618), de géométrie et d'astronomie (1619) et de philosophie morale (1621). Voir Kevin Sharpe, "The Foundation of the Chairs of History at Oxford and Cambridge : An Episode in Jacobean Politics" in *History of Universities* 2 (1982), p. 127.

³ Le cas de *The History of the World* (1614) de Sir Walter Raleigh est, à ce titre, particulièrement intéressant.

⁴ Sur la question de la distinction de l'histoire en tant que telle, au sens moderne du terme, des autres types de discours, on se reportera utilement à Robert Mayer, *History and the Early English Novel*, Cambridge, CUP, 2004, voir en particulier l'introduction.

⁵ Momigliano, art. cit., p. 196.

⁶ Au Collège de France la première chaire d'histoire date de 1775, Momigliano, art. cit., p. 197.

⁷ Momigliano signale une chaire d'histoire politique à Oviedo en 1776, *ibid.*

⁸ Momigliano, art. cit., p. 198.

⁹ Voir Sharpe, art. cit., p. 131.

¹⁰ Digory Wheare, *De ratione et methodo legendi historias dissertatio*, London, 1623, traduit en anglais en 1685, cité dans l'édition de 1685 par Sharpe, art. cit., p. 132.

¹¹ Sur la vogue de Tacite dans l'Angleterre élisabéthaine et jacobéenne, voir, entre autres, l'article de Malcolm Smuts, "Court-Centered Politics and the Uses of Roman Historians, c. 1590-1630" in *Culture and Politics in Early Stuart England*, Kevin Sharpe et Peter Lake (éds), Stanford, Stanford University Press, 1993, p. 21-43.

¹² Pour de plus amples détails, voir Sharpe, art. cit., p. 137-41.

Sharpe voit, d'une part, dans la nomination de Isaac Dorislaus à Cambridge et dans le choix de Tacite comme base de cours et, d'autre part, dans celle de Digory Wheare à Oxford avec Florus comme classique, deux commentaires politiques, respectivement de William Camden et de Sir Fulke Greville, sur le régime anglais en place¹³. La méthode est ici subtile et très indirecte. Dans le petit échantillon de nos pièces historiques, on retrouve aussi différents degrés de conflit et d'implication idéologique des auteurs, de l'attaque explicite et haineuse des pièces sur Guise jusqu'au panégyrique à peine voilé de Charles II par Boyle ou la présentation du monarque comme un principe régulateur social et politique chez Vélez de Guevara, en passant par une pièce qui utilise le filtre de l'histoire romaine pour engager une réflexion sur le sort des valeurs traditionnelles de l'aristocratie ou bien le filtre à peine exotique de l'histoire d'un pays étranger – les Pays-Bas – pour aborder des questions d'actualité politique et religieuse brûlantes, filtre pourtant insuffisant si l'on en juge par la censure dont la pièce fut victime.

Jean-Claude Ternaux, dans son analyse des deux pièces du théâtre humaniste français consacrées à l'assassinat du duc de Guise en 1589, met en évidence les enjeux politiques et religieux du conflit qui oppose Guise à Henri III, ce dernier étant caricaturé jusqu'à devenir un tyran diabolique pour les besoins de la propagande que les deux dramaturges (Matthieu et Bélyard) brandissent contre lui. La question de l'autorité monarchique est également soulevée dans la *comedia* de Vélez de Guevara qu'Helène Tropé a choisi d'analyser. À travers le personnage féminin non-conformiste de la montagnarde (*serrana*), tout un système de valeurs patriarcales est mis en cause et, avec lui, le fondement même de l'autorité monarchique. C'est parce qu'il saisit le danger représenté par ce personnage incontrôlable que le roi décide, contre toute justice, et en dépit des conventions liées au genre même de la pièce, d'éliminer la femme qui menace, de son point de vue, l'ordre et la loi. Du côté anglais, Diane Larquetoux montre comment, dans une des premières pièces de Shakespeare, l'empire romain sur le déclin voit les valeurs de la *nobilitas* (en particulier l'héroïsme) remises en cause à l'occasion du conflit qui l'oppose aux envahisseurs goths et qui perturbe la succession. Ici, c'est de la confrontation de deux civilisations que naît le conflit. Un quart de siècle plus tard, c'est à la question hollandaise que les deux dramaturges anglais Massinger et Fletcher s'intéressent. Préoccupant pour l'Angleterre depuis la mainmise espagnole sur les Pays-Bas, ce qui s'y joue met en cause le rapport de forces européen entre catholicisme et calvinisme. La lutte que se livrent Barnevelt et Orange dans la pièce est emblématique des enjeux théologico-politiques de ce début de XVII^e siècle, non seulement en Hollande, mais aussi – et peut-être surtout – au pays de Jacques Ier, théoricien de la monarchie absolue de droit divin. Après la cassure historique que représentent la guerre civile anglaise et l'interregnum, il est intéressant de voir, en lisant l'article de Denis Lagae-Devoldère, la mutation du théâtre historique anglais. La pièce de Boyle permet de mesurer l'écart existant entre les conceptions du théâtre historique de l'époque shakespearienne et de la Restauration : à l'héroïsme chevaleresque du *Henry V* de Shakespeare succède un héroïsme galant qui semble reléguer l'histoire à l'arrière-plan. Boyle utilise le conflit France-Angleterre pour mieux flatter la dynastie Stuart, et particulièrement Charles II, dont il se plaît à montrer la filiation avec les Tudors.

Les articles sur la science traitent tous de la complexe émergence d'une science "moderne" au XVII^e siècle et, dans ce processus, de la question centrale des modalités discursives pour dire la science. Sarah Hutton étudie la poésie, récemment redécouverte, de Hester Pulter qui, vers le milieu du XVII^e siècle, compose une série de poèmes qui utilisent des images tirées de la science moderne et de l'astronomie. Sarah Hutton montre que la cosmologie imaginée dans ces textes est clairement influencée par les avancées de Galilée. Son essai entend étudier l'utilisation poétique de l'astronomie par Hester Pulter, la replaçant dans le contexte scientifique contemporaine et passant en revue les sources qui sont probablement à l'origine des connaissances astronomiques de l'auteur. Dans son article, Sandrine Parageau s'intéresse au statut de l'analogie dans le discours scientifique de deux femmes philosophes du XVII^e siècle, Margaret Cavendish et Anne Conway. On sait que, dès les travaux de Francis Bacon, l'usage de l'analogie en science est à la fois reconnu et contesté. Il s'agit pour les uns d'introduire la "folle du logis" dans un domaine réservé à la raison, alors que d'autres perçoivent l'analogie comme un outil essentiel de la créativité scientifique qui, à partir du connu, permettrait de penser l'inconnu. L'éclectisme dominant de l'époque moderne permet cependant de

¹³ Sharpe, art. cit., p. 137 et 144.

concilier ces deux attitudes chez ces deux autodidactes, qui font un usage, parfois raisonné, souvent spontané, de l'analogie dans leurs doctrines. Plus qu'un simple outil, l'analogie est un mode de pensée qui s'appuie sur l'intuition et sur la raison. L'analogie conduit Cavendish et Conway à formuler des théories de philosophie naturelle qui traduisent le mieux "l'épistémè de la ressemblance" (Foucault), selon elles et qui sont d'obédience vitaliste, le vitalisme étant proposé comme une analogie universelle, garante de l'harmonie du monde. F. Aït-Touati étudie, quant à elle, la critique des modes traditionnels de l'écriture scientifique chez Hooke, dans *An Attempt to Prove the Motion of the Earth by Observation* (1674), et sa proposition de réforme des modalités de publication et de dissémination du savoir alors en usage. Ce que Hooke appelle "l'Esprit de l'Invention", et qu'il revendique comme méthode, peut être interprété de deux manières complémentaires : l'invention et la construction d'instruments permettant de démontrer l'hypothèse Copernicienne d'une part ; la conception et la construction de textes capables de diffuser largement les découvertes de l'art et de la nature d'autre part. Enfin, dans son essai, Line Cottegnies propose de reconsidérer la question de l'épicurisme en Angleterre. Dans une étude pionnière, Thomas Franklin Mayo fut l'un des premiers à évoquer l'idée d'une "renaissance" épicurienne à partir de 1650 en Angleterre. Plusieurs historiens de la philosophie et des sciences, notamment Reid Barbour, Stephen Clucas et Howard Jones, ont quant à eux préféré souligner la continuité de la présence de l'épicurisme en Angleterre entre la fin du XVIIe et le début du XVIIIe siècles. Cet article entend tracer les contours de l'histoire de ce renouveau qui doit tant au contexte français des mêmes années, avant de s'intéresser plus particulièrement à la réception de la doctrine épicurienne dans l'œuvre philosophique et littéraire de Margaret Cavendish comme cas d'école. Comme on le verra, se fait jour un double mouvement, d'abord redécouverte enthousiaste d'un auteur passé au rang de classique grâce aux efforts de Gassendi, suivi d'une phase de révision critique dans le contexte hostile d'une opinion publique qui voit dans l'épicurisme la source de tous les maux contemporains. La doctrine épicurienne est cependant clairement associée à cette période au libertinage érudit et il semble que la récurrence des références à Épicure et à Lucrèce dans son œuvre marque l'appartenance de Margaret Cavendish à la mouvance hétérodoxe des esprits forts.

Gilles Bertheau (Université de Tours, CESR) et Line Cottegnies (Université Paris III - Sorbonne Nouvelle)